

http://cinemateur01.com

Cinémateur

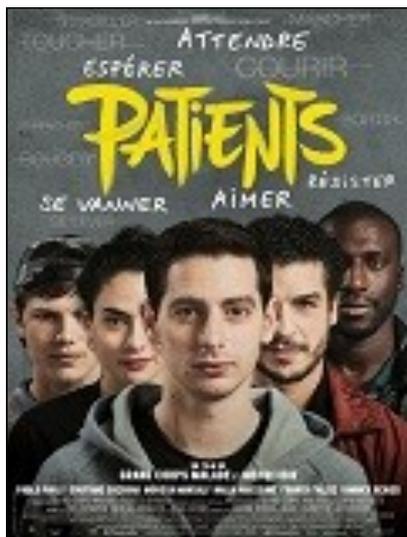
Fiche n° 1563

Patients

1h52—France—Sortie 1er mars 2017

Le samedi 20 janvier 2018

Séance Ciné-ma différence



PATIENTS

Grand Corps Malade et Mehdi Idir

Se laver, s'habiller, marcher, jouer au basket, voici ce que Ben ne peut plus faire à son arrivée dans un centre de rééducation suite à un grave accident. Ses nouveaux amis sont tétras, paras, traumas crâniens.... Bref, toute la crème du handicap. Ensemble ils vont apprendre la patience. Ils vont résister, se vanner, s'engueuler, se séduire mais surtout trouver l'énergie pour réapprendre à vivre. Patients est l'histoire d'une renaissance, d'un voyage chaotique fait de victoires et de défaites, de larmes et d'éclats de rire, mais surtout de rencontres : on ne guérit pas seul.

Épaulé par Mehdi Idir, le réalisateur de ses vidéoclips,

Fabien Marsaud (plus connu sous son nom de scène Grand Corps Malade) a décidé d'adapter à l'écran son autobiographie dans laquelle il décrit les longs mois de rééducation qui ont suivi un tragique accident de piscine et dont il garde encore aujourd'hui les séquelles. Pour ceux qui ne seraient pas vraiment réceptifs à la prose du slammer le plus célèbre de France, le projet aurait de quoi laisser circonspect. Il donne en effet l'impression de rassembler tous les ingrédients/pires travers d'un jeune cinéma français à tendance sociale (les jeunes de banlieues, la question du handicap, l'acceptation de soi, etc.) pour potentiellement produire un discours positif et lénifiant sur le dépassement de soi et le vivre ensemble. Le résultat est à l'opposé de ce que l'on pouvait craindre : si l'écriture peine à masquer un didactisme visant à faire passer un message d'espoir et que les partis-pris de mise en scène auraient gagné à s'affirmer davantage, *Patients* évite à peu près tous les pièges qui lui étaient tendus. Cette relative réussite, au-delà de l'évidente sincérité avec laquelle les deux réalisateurs ont souhaité traiter leur sujet, tient aussi du dispositif à la modestie assumée qui sait faire preuve d'une belle justesse dans son appréhension des enjeux : du choix des cadres au montage en passant par les lignes de dialogues, on sent bien que Grand Corps Malade et Mehdi Idir n'ont jamais voulu tricher, considérant à juste titre qu'ils ne pouvaient être suspectés de récupérer un sujet à fort potentiel lacrymal.

Une caméra rivée sur le plafond éclairé d'une chambre d'hôpital, des visages qui apparaissent en contre-plongée et qui commentent la situation, le bruit d'une respiration rendue possible grâce à l'intubation : les premiers plans de *Patients* nous plongent dans l'univers médical qui sera celui du film pendant près de deux heures. La caméra nous place du point de vue d'un jeune tétraplégique qui vit son corps comme une prison, incapable de communiquer comme il le souhaiterait avec l'espace qui l'entoure et dont nous n'avons qu'une vision parcellaire. Cette astuce de mise en scène, beaucoup de réalisateurs l'ont déjà éprouvée (de *L'Adieu aux armes* de Frank Borzage au *Scaphandre et le papillon* de Julian Schnabel en passant par l'incontournable *Johnny s'en va-t-en guerre* de Dalton Trumbo) mais il ne s'agit ici que d'une introduction : rapidement, les premiers signes d'amélioration du patient invitent la caméra à changer de point de vue. On découvre alors le visage juvénile de Benjamin, jeune garçon à peine sorti de l'ado-

lescence et tétraplégique incomplet, condamné à s'habituer à sa nouvelle condition après un tragique accident. D'emblée, le caractère débonnaire et détaché du personnage principal n'emmène pas le récit sur la voie attendue de l'apitoiement. Et cette distanciation, réflexe inconscient du jeune handicapé encore dans le refus de sa situation, est compensée par les choix de mise en scène, souvent faite de plans serrés et où les perspectives sont obstruées, qui permettent à l'identification et à l'empathie de trouver leur place sans complaisance excessive.

Tout autour de Benjamin se met en place une galerie de personnages, compagnons d'infortune. Cette nécessité de faire progresser le récit vers l'ouverture du personnage principal à tous ceux qui l'entourent constitue autant la richesse du film que sa limite. L'enchaînement des scènes qui abordent en si peu de temps tout ce qui découle ou est lié au handicap (le déterminisme social, l'amitié, la sexualité, les perspectives sentimentales, la reconversion professionnelle ou encore l'inégalité face aux progrès médicaux) fait preuve d'une telle exhaustivité qu'on pourrait reprocher par moments au film son côté bon élève, trop soucieux de ne rien omettre par souci de représentativité. Cela tient probablement de la difficulté des scénaristes à synthétiser le livre dont il est tiré. Pour autant, les réalisateurs auraient pu tomber dans un travers autrement plus gênant : succomber à la roublardise en laissant le bagout des acteurs (tous impeccablement dirigés) guider la mise en scène. Mais si le film remplit parfaitement son cahier des charges en ménageant autant de temps de rires que d'émotions, l'estime qu'on peut porter au résultat final tient à la juste distance que la caméra conserve jusqu'au bout : pas de montage nerveux pour gonfler artificiellement le rythme, pas de caméra portée pour faire plus vrai, pas de sensiblerie outrancière dans les séquences-clés (la tentation du suicide, les séparations, etc.), *Patients* assume même d'avorter quelques pistes narratives. C'est que le film ne se pose jamais pour objectif de boucler la boucle : il rend compte de ce douloureux épisode de vie comme d'un état de transition où ne se formule aucune réponse claire pour l'avenir. Il accompagne en posant tout simplement un regard bienveillant et c'est cette modestie qui fait toute la valeur du film. **Critikat**

Entretien avec Grand Corps Malade et Mehdi Idir

Les personnages s'inspirent de personnes que vous avez côtoyées. Dans quel état d'esprit avez-vous abordé le casting ?

G.C.M. Je me suis effectivement inspiré de personnes que j'ai connues et de scènes vécues. Celle où Steeve se saoule à la vodka pour essayer de se suicider, je ne l'ai pas inventée. Je raconte des histoires vraies, mais incarnées par de nouveaux personnages.

M.I. Avant tout, on cherchait de fortes personnalités. Nailia (Harzoune) nous a proposé ce qu'on voulait : une Samia qui a du caractère, sans être hystérique. Soufiane (Guerrab), phrase après phrase s'est révélé être le Farid qu'on recherchait.

Nos acteurs sont tous différents.

G.C.M. Et ont tous une gueule. Moussa (Mansaly) est charismatique, et sa voix cassée apporte un supplément d'âme, une mélancolie qui sied au fatalisme de Toussaint, son personnage. Franck (Falise) a ce regard particulier dans lequel on perçoit beaucoup de choses, sans qu'on puisse tout saisir. Or Steeve qu'il interprète est un personnage insaisissable. Pour jouer Ben, Pablo (Pauly) devait être aussi crédible dans la peau d'un petit chambreur de banlieue, que dans la scène où il pleure. Comme tous, il devait également intégrer les contraintes de mouvements limités à la tête et aux épaules. Pablo... il assimile tout. C'est une machine. Un très grand acteur. La force de nos comédiens, c'est d'avoir su transcender leur personnage. Je ne voyais plus les potes que j'ai connus, mais des personnages de fiction.

M.I. ...Et tu ne te voyais plus toi.

Pourtant, Ben s'inspire du jeune homme que vous étiez, et connote une ressemblance parfois troublante entre Pablo Pauly et vous.

G.C.M. Oui, pourtant c'est uniquement sur le jeu qu'on l'a choisi.

M.I. D'autant qu'au moment du casting Pablo portait les cheveux longs, une grosse barbe. Ce n'est qu'une fois rasé qu'on a réalisé : « Ah oui, il ressemble à Fabien ».

G.C.M. La seule scène qui m'a troublée c'est celle où il marche. Avant ça, Ben est en fauteuil. Ce n'est pas moi. Ça fait 17 ans que je suis debout. Mais là, je me suis dit : « Tiens, tu t'es mis en scène », comme si j'avais réalisé ce film pour parler de moi alors que je ne suis pas dans ce délire. Comme Ben, j'étais basketteur, j'ai eu un accident et un jour je me suis relevé en m'appuyant sur deux barres... Pourtant, durant le tournage, je ne pensais qu'au taf. Je n'ai jamais eu le sentiment de revivre des moments douloureux ou une forme de thérapie qui m'aurait fait dire : « Ça y est, je me suis libéré de cette histoire ».

Quel souvenir en gardez-vous ?

G.C.M. On a vécu la magie du cinéma avec une équipe soudée. Les techniciens nous l'ont dit : « Ne vous voilez pas la face. Tous les tournages ne se passent pas comme ça. » On était triste de se quitter.

M.I. C'est notre premier film, inspiré de l'histoire de Fabien. On a vécu cette aventure ensemble dont sept semaines en immersion dans le centre. Est-ce dû au fait qu'entre les prises l'équipe discutait avec les patients, voyait ce qu'ils vivaient ?... J'ai eu le sentiment que chaque personne impliquée travaillait avec cœur, avec envie. Comme si chacun était investi, non pas d'une mission, mais du désir de réaliser un beau film, pour eux... Ces patients qu'on côtoyait chaque jour.

Qu'avez-vous appris sur ce tournage ?

G.C.M. Que le cinéma regroupe beaucoup de métiers différents, exercés par de vrais pros. Je travaille en équipe sur mes tournées, mais sur un tournage l'organisation est beaucoup plus carrée. Tu lances des directions et les techniciens mettent en forme tes idées avec compétence et précision. Ce sont des machines de rigueur.

M.I. Je me disais : « Ils ont fait plus de 25 films ; Fabien donne des concerts ; moi je réalise des clips... Ils vont peut-être nous prendre de haut ». Mais non. C'est aussi grâce à Mandarin et à notre chargé de production qui nous ont présenté des chefs de poste très zen.

Qu'aimeriez-vous que le public retienne du film ?

M.I. Sur la forme, qu'il perçoive qu'on a essayé de faire un film différent, dans la réalisation, comme dans le choix des comédiens et notre volonté de les mettre en avant. Sur le fond, qu'il retienne que lorsqu'on vit un drame, l'important c'est ce qu'on reconstruit et qui permet de se relever.

G.C.M. Si certains trouvent la réalisation élégante, tant mieux. Mais j'aimerais avant tout que les spectateurs se réjouissent de découvrir de nouveaux acteurs, qu'ils retiennent leur nom, et que le film puisse modifier leur regard sur le handicap. Même si l'effet ne dure qu'un temps. Le véritable Farid m'a dit un jour : « Quand les gens te rencontrent la première fois, tu n'es qu'un handicapé. C'est ta seule identité. » Ces propos m'ont marqué. Je serais heureux qu'au moment où il croise un type en fauteuil, le spectateur se dise qu'il y a d'abord un être humain, qui a vécu un drame, et s'est battu.



Grand Corps Malade



Pablo Pauly

Cette même semaine

L'Intrusa de Leonardo Di Costanzo 1h35 Italie

Heartstone, un été islandais de G. A. Gudmundsson 2h09 Islande/Danemark

Retour au Palais de Yamina Zoutat 1h27 Suisse **Présence de la réalisatrice le je 18 janv à 19h**

La semaine prochaine

La douleur de Emmanuel Finkiel 2h06 France en **sortie nationale**

Soleil battant de Clara et Laura Laperrousaz 1h35 France